

40

2

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

OU



FOR THE

REVOLUTIONARIES

LIBRARY OF THE

CONGRESS

cote 40

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

LETTRE

DE SULLY

A M. NECKER.

... Cui pudor et justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas ...



1787.

LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
NATURAL HISTORY



1875

LETTRE

DE SULLY A M. NECKER.

Sous les ombrages frais des vastes Elysées,
Où rien n'interrompt plus nos paisibles pensées;
Où l'homme, libre, heureux, juge sans passion,
Agit sans intérêt, voit sans illusion,
P'interromps, sans regret, ma douce rêverie;
Je cède, j'obéis à mon ame attendrie:
Emule de ma gloire, héritier de mon cœur,
C'est à toi que j'écris, ô mon imitateur!
Mon Elève, reçois l'hommage de ton Maître;
SULLY, sensible et fier, se croit digne de l'être.
Oui, j'aime à rapprocher nos goûts, nos sentimens,
Nos pénibles travaux, nos plaisirs bienfaisans,
Nos succès déprimés, traversés par l'Envie,
Et sur-tout nos revers pleurés par la Patrie.
Ah! permets que ma main, dans la nuit du tombeau,
Des jours où j'ai vécu retrace le tableau;
Laisse-moi me prouver que tu fus mon ouvrage:
O NECKER! dans mes traits contemple ton image.

Lors encor de prétendre au Trône des Valois,
HENRI, dans la Navarre, essayoit ses exploits,

Quand, jeune, ambitieux, et fier de le connoître,
 Etranger dans sa Cour, je l'adoptai pour Maître.
 C'est ainsi que, depuis, je t'ai vu dans Paris,
 Citoyen adoptif de l'Empire des Lis,
 Et François par ton cœur, mais non par ta naissance,
 Associer ta gloire à celle de la France.

CEPENDANT tous les deux, à la fleur de nos ans;
 Nous suivîmes d'abord des chemins différens :
 Aux campagnes d'Ivry je me faisois connoître,
 Quand d'aveugles Sujets repoussoient un bon Maître,
 Et que, pour les sauver de leur propre fureur,
 Lui-même il retardoit sa gloire et leur bonheur.
 Ton Roi, dont les François adorent la jeunesse,
 N'a point, par leur défaite, acheté leur tendresse;
 Mars ne t'a point vendu ses coupables honneurs
 Au prix du sang françois, si cher à nos deux cœurs:
 Ah! ne sois point jaloux d'un laurier si funeste,
 C'est le seul qui te manque, et SULLY le déteste.

ENFIN HENRI vainqueur, et vainqueur généreux,
 De son Peuple soumis va faire un Peuple heureux;
 Que dis-je? ... hélas! de pleurs il mouille sa couronne;
 Bourbon frémit: il voit sur les marches du Trône
 Le crime, au nom du Prince, opprimer les Sujets;
 Il voit son sceau royal ennoblir des forfaits:
 Ces Visirs, tour à tour rampans et tyranniques,
 Il les voit enrichis des misères publiques, .

De leur faste coupable insulter à la fois
 Et le Prince, et le Peuple, et les Mœurs, et les Loix.
 Hélas ! vous n'étiez pas chargés des mêmes crimes,
 Marigny, Semblançay, trop illustres victimes,
 Quand un barbare arrêt vous donna des bourreaux,
 Désavoués trop tard sur vos sanglans tombeaux !

FORTUNÉS Citoyens de cette Ville immense,
 Tout à la fois l'idole et l'orgueil de la France,
 Tranquilles, vous voyez briller dans vos remparts
 L'or et les diamans, les Lettres et les Arts :
 Le luxe, à l'industrie ordonnant des miracles,
 Prodigue les plaisirs, les fêtes, les spectacles,
 Et l'orgueil des palais et le faste des chars,
 Tout, d'un air de grandeur, éblouit vos regards :
 Mais quittez de Paris la superbe imposture ;
 Rapprochez-vous des lieux où règne la Nature ;
 Venez, suivez mes pas ; que votre œil étonné
 Interroge des champs le Peuple consterné.
 Voyez cette campagne infertile, déserte,
 De ronces et de pleurs la terre au loin couverte ;
 Voyez les fleurs des prés et les fruits des vergers,
 Les amours, les plaisirs, les chansons des Bergers,
 Et l'innocence enfin, que le malheur égare,
 Disparoître à la voix de l'exacteur barbare.
 Ici, l'Agriculteur, courbé sous les impôts,
 Puni de ses malheurs, traîné dans les cachots,

Abandonne au hasard sa famille chérie ,
 Et que ses seules mains avoient toujours nourrie.
 Plus loin , Dieux ! j'en frémis , sur un lit de douleur ,
 Foible , pleurant un nom jadis cher à son cœur ,
 Une femme gémit de se voir encor mère ,
 Et cède , en frémissant , au cruel garnisaire
 Le lange que sa main , dans ce triste séjour ,
 Réserve pour l'enfant qu'elle va mettre au jour.

NECKER , voilà l'école obscure , douloureuse
 Où d'un Peuple opprimé l'image désastreuse
 M'instruisit des devoirs d'un Administrateur ,
 Et parut à SULLY demander un vengeur.
 HENRI les préparoit ces illustres vengeances ;
 Il remit en mes mains le sceptre des Finances :
 Soudain , autour de moi , s'élèvent mille cris ;
 Je marche environné d'obstacles , d'ennemis.
 Je suivais , comme toi , depuis ma tendre enfance ,
 Des dogmes étrangers aux dogmes de la France :
 Dès lors , au nom sacré de la Religion ,
 On voulut contre nous armer la Nation ;
 Mais cette Nation , et plus juste et plus sage ,
 A nos travaux du moins rendit un noble hommage ;
 Et l'Eglise elle-même , en plaignant nos erreurs ,
 Estima nos vertus et respecta nos mœurs.

Qu'è ne puis-je tracer en brillans caractères
 Un rapide tableau de nos deux Ministères !

Mais tous les bons François, tous les vrais Citoyens
Pourroient-ils oublier mes travaux et les tiens ?

En vain un successeur, jaloux de notre gloire,
Voudroit en effacer jusques à la mémoire.

Vous vous en souvenez, habitans des hameaux,

O vous, dont tous nos soins ont adouci les maux ;

Vous le savez, quand Mars, déployant ses milices,

Demandoit à l'Etat de plus grands sacrifices ;

Avares des impôts, nous avons respecté

Des enfans de Cérès l'utile pauvreté.

Mais quoi ! pour arrêter dans sa marche fatale

Les progrès ténébreux d'une taillè inégale ,

Il falloit demander aux riches Publicains

Cet or que nous n'osions arracher de vos mains ,

Rendre à l'Etat lui-même un crédit nécessaire ,

Réduire et les Traitans et leur gain usuraire ;

Et ramenant enfin l'ordre et la bonne foi ,

Demander moins au Peuple , et rendre plus au Roi ,

Eh bien , de ces projets la bienfaisance utile

Soulève contre nous et la Cour et la Ville ;

On trace nos portraits des plus noires couleurs ;

Armé du ridicule , on attaque nos mœurs :

Courtisan, Financier, Magistrat, Militaire,

Tous , au sein de la paix , nous déclarent la guerre.

Lorsque, toujours Ministre , et jamais Protecteur ,

J'accueillois le mérite , et non pas la faveur ,

On osoit publier qu'un refus trop farouche
 Contre l'humble prière armoit toujours ma bouche.
 Mais d'un village entier quand les cris fugitifs
 Fixoient sur le malheur mes yeux plus attentifs;
 Alors on accusoit jusqu'à ma pitié même,
 Alors on réveilloit cet odieux système,
 Que le Peuple est soumis quand il est opprimé:
 Mais, ainsi que BOURBON, LOUIS veut être aimé.

FAIRE chérir BOURBON fut ma sollicitude;
 Faire adorer LOUIS fut ta plus douce étude.
 Nos efforts, leurs vertus, tout enchaînoit les cœurs;
 Et vous nous accusiez, détestables flatteurs!
 O noble ambition, tourment des grandes ames,
 Oûi, nos cœurs s'exaltoient, embrasés de tes flâmes;
 Oûi, nous avons senti ce trouble impérieux,
 Ce besoin de remplir un destin glorieux.
 François, Peuple éclairé, nous ferez-vous un crime
 De ce désir de gloire honnête et légitime?
 Hélas! pardonnez-nous de vouloir être grands,
 Lorsque notre grandeur est d'être bienfaisans,
 Lorsque votre bonheur nous conduit à la gloire.
 Ah! si de nos deux noms on garde la mémoire,
 Ils ne seront inscrits que par l'humanité
 Dans les fastes brillans de l'immortalité.

CEPENDANT, contre nous, l'Intérêt et l'Envie
 Déchaînoient sourdement l'affreuse calomnie;

Dans un antre obscurci d'une éternelle nuit,
 L'Envie a fait entrer l'Intérêt qui la suit :
 Tysiphon^e éclairoit de sa torche fatale
 De leurs nombreux suppôts la marche sépulcrale.
 C'est là que travailloient ces honteux Ecrivains ;
 C'est là que se forgeoient ces Ecrits clandestins ,
 Ouvrages ténébreux de brigands littéraires ,
 Bâtards désavoués par leurs coupables pères :
 Tel , hélas ! trop souvent , on voit un assassin
 D'un perfide manteau couvrant son noir dessein ,
 Protégé par la nuit , lâchement sanguinaire ,
 Frapper d'un coup furtif un trop brave adversaire.

VOYEZ un jeune lis , au front éblouissant ,
 Etaler dans les prés son orgueil innocent ,
 Animer , embellir les lieux qui l'ont vu naître ;
 Superbe , il est la gloire et l'amour de son maître :
 Mais un insecte obscur , sous la terre caché ,
 Le mine sourdement , à sa tige attaché.
 Le lis infortuné tombe , et , sur la verdure ,
 Conservé , en périssant , sa blancheur noble et pure.

HÉLAS ! voilà ton sort , NECKER , tu succombas ,
 Blessé par le serpent qui rampoit sous tes pas.
 Tant que BOURBON vécut , je gouvernai la France ;
 Il fallut son trépas pour m'ôter ma puissance.
 Je sus , avec BOURBON , vaincre mes ennemis ;
 Et les tiens ~~sont~~ vainqueurs ! .. Ah ! faut-il que Louis

LOUIS, de HENRI QUATRE imitateur fidèle,
Ait, dans ce seul moment, oublié son modèle !

ENFIN la mort frappa mon Maître et mon Ami ;
La mort vint séparer HENRI QUATRE et SULLY :
O souvenir affreux ! NECKER, ton ame ardente,
Ton ame te peindra ma douleur déchirante.
Hélas ! j'aurois suivi le meilleur des humains ;
Mais je vis ses Sujets, ce Peuple d'orphelins,
Et je voulus, bravant un avenir sinistre,
D'un Roi qui n'étoit plus être encor le Ministre,
Imiter, achever ses généreux projets,
Et le faire revivre au moins par ses bienfaits :
Voilà le noble deuil et les larmes publiques
Que sembloient demander ses cendres héroïques.

« VAIN ESPÉR ! souffle impur de la méchanceté,
» Quel est de tes fureurs le pouvoir redouté !
» Ah ! l'ont ne vit jamais ta vapeur empestée,
» Attaquer une tête obscure ou détestée :
» Tu sais les ménager ces Ministres flétris,
» Ou plutôt les laisser à leur propre mépris :
» Mais la grandeur te blesse, il te faut pour victimes
» Ces mortels élevés, courageux, magnanimes,
» Qui, sûrs de leurs vertus, fiers de leurs sentimens,
» Osent à l'Univers demander son encens ».

ENFIN j'abandonnai la suprême puissance
Avec cette fierté qu'inspire l'innocence.

Du moins la Cour apprit qu'il est une grandeur
 Etrangère à la place, et qui dépend du cœur;
 Que rien ne fait fléchir un mortel intrépide :
 Et l'on se ressouvint de l'exil d'Aristide.

J'AVOUERAI cependant qu'une vive douleur,
 En ce moment affreux, vint poignarder mon cœur :
 Etranger tout à coup au bonheur de la France,
 Dépouillé d'un pouvoir cher à la bienfaisance,
 Spectateur confondu des lieux où j'ai régné,
 Une larme tomba de mon œil indigné.
 Laissez-nous regretter, Nation généreuse,
 Le droit de vous servir et de vous rendre heureuse,
 Et cet espoir si doux de mériter un jour
 Du Peuple le plus grand et l'estime et l'amour.

RAPHAEL autrefois, dans la force de l'âge,
 Voulut se surpasser par un plus bel ouvrage;
 Mais traîné tout à coup aux portes du tombeau,
 De sa mourante main il vit fuir le pinceau;
 Sans regrets pour ses jours, pleurant sa dernière œuvre,
 Il sentit que les Arts alloient perdre un chef-d'œuvre;
 Un murmure excusable échappa de sa voix :
 Ce grand Homme, en mourant, regrettoit à la fois
 Les beautés que sa main avoit déjà tracées,
 Et celles qui mouroient au fond de ses pensées.

RENTRÉS dans le repos, maîtres de notre sort,
 Et par l'orage enfin amenés dans le port,

Ah ! ne détachons pas nos utiles pensées
 De ces grands intérêts qui les ont occupées ;
 Ils n'ont pu nous ravir , nos cruels ennemis ,
 Le droit d'instruire encore au moins par nos Écrits.
 Que dis-je ? c'est ici que ta mâle éloquence
 D'un prodige nouveau vient d'étonner la France.
 Dès Chevaliers François j'aimois la loyauté,
 Ma plume eut leur noblesse et leur simplicité ;
 Mais des brillans tableaux que la tienne a fait naître,
 SULLY seroit jaloux , si SULLY pouvoit l'être.

Du Parnasse François savans Législateurs ,
 De l'Empire des Arts illustres Protecteurs ;
 Vous qui donnez des lois au reste de la terre ;
 Vous le premier Sénat du Monde littéraire ,
 Ah ! lisez , relisez ces Ouvrages divins
 Que NECKER consacroit au bonheur des humains ,
 Où l'on voit respirer l'amour de la Patrie ,
 Et la vertu parler la langue du génie ;
 Oubliez le grand Homme et l'Administrateur ,
 Ne voyez un instant que son style enchanteur.
 Si sa Religion , parmi vous étrangère ,
 L'éloigne pour jamais de votre sanctuaire ,
 Songez du moins , songez qu'un vertueux mortel
 Fonda d'un prix nouveau le concours solennel.
 L'Auteur le plus utile au bonheur de la terre ,
 Que la raison conduit , que la sagesse éclaire ,

Dont la plume sensible aura mieux mérité
 Et du Prince, et du Peuple, et de l'Humanité,
 Des talens vertueux, doit, aux yeux de la France,
 Recevoir, par vos mains, la juste récompense.

OUI, NECKER, je veux voir ce laurier si flatteur
 Couronner à la fois ton génie et ton cœur;
 Oui, je veux voir ton front en augmenter la gloire,
 Et le nom du Vainqueur illustrer la victoire.

ET toi, des plaisirs purs touchante Déesse,
 Idole des bons cœurs, auguste Humanité,
 Si NECKER, de tes lois adorateur fidelle,
 Orna de tant de fleurs ta couronne immortelle;
 Si ta tendresse active augmenta chaque jour
 La troupe des bienfaits qui composent ta Cour;
 S'il peignit, s'il chanta, s'il fit aimer tes charmes;
 Enfin si tant de fois il essuya tes larmes,
 Ah! viens de sa retraite, amusant les loisirs,
 Des heureux qu'il a faits lui faire des plaisirs;
 Dis-lui que, protégeant les richesses premières,
 Ramenant le bonheur dans le fond des chaumières,
 Sans fatiguer l'Etat de subsides nouveaux,
 Il créa tout à coup ces superbes vaisseaux,
 Qui, portant sur les mers la gloire de nos armes,
 Aux Laboureurs François n'ont point coûté de larmes;
 Peins-lui ces Villageois, qui, les yeux attendris,
 Baisoient, avec respect, ces bienfaisans Edits;

Ces Lois où la bonté, sans blesser la puissance ;
 Commande au sentiment plus qu'à l'obéissance ;
 Qu'il voye ces pays , fiers et reconnoissans
 D'être enfin gouvernés par leurs propres enfans ;
 Peins sur-tout à ses yeux la sensible Eloquence
 Brisant les derniers fers dont ait rougi la France ;
 Montre-lui ces prisons, abîmes odieux ,
 Supplice déjà sûr d'un crime encor douteux :
 Qu'il voye son Epouse et son Imitatrice ,
 Du malade indigent modeste protectrice ,
 Pénétrer jusqu'à lui, sécher , tarir ses pleurs ,
 Ecarter ses besoins , suspendre ses douleurs ,
 Et, sur les maux cachés de cet hospice antique ,
 Rappeler les regards de la pitié publique.
 Dis-lui... mais je me tais. Ah ! ces riches tableaux ,
 NECKER , sont réservés à tes brillans pinceaux.
 Eh bien , ose en tracer une esquisse fidelle :
 Immortel Ecrivain d'une Histoire immortelle ,
 La France attend de toi ces utiles récits ;
 Et pour te consoler de ces vils ennemis
 Que ta juste fierté rougiroit de combattre ,
 NECKER , je veux les lire auprès de HENRI QUATRE.

F I N.







